

naux. Il en prit un qu'il se mit à lire avec avidité. C'était le *Courrier de la Nouvelle Orléans*, de la veille. Et ce que Trim avait tant redouté arriva, sans que le capitaine Pierre eut mis les pieds hors de la maison de Mde. Regnaud.

Voici ce qui se trouvait sur le journal : « A peine annonçons-nous l'arrivée du trois mats le *Zéphyr*, venant du Brésil, et la glorieuse conduite de son capitaine lors de la rencontre des Pirates, dont nous avons donné la description dans notre dernier numéro, que nous avons à enregistrer aujourd'hui sa mort prématurée et sa fin tragique. Le jeune Pierre de St. Luc arrivait justement à temps, pour recueillir l'immense succession que lui avait légué son bienfaiteur ; mais la providence en avait ordonné autrement, et à peine les cendres de feu M. Alphonse Meunier avaient-elles eu le temps de se refroidir, que celles de son héritier ont été déposées près des siennes. Son corps fut trouvé flottant au bayou bleu, noyé par accident, suivant le rapport du Coronaire.

« Les funérailles du capitaine Pierre de St. Luc ont eu lieu à la cathédrale, à midi précis. Une foule immense assistait à la cérémonie ; la présence des matelots du *Zéphyr* et du *Sauveur*, rangés quatre de front à l'arrière du cercueil, donnaient à la procession un air de solennelle grandeur. »

Le capitaine lut à deux reprises l'article du *Courrier*, sans pouvoir y rien comprendre. Il regarda à la date de la publication ; c'était celle du 1^{er} novembre 1836.

— Mais c'était bien hier ! se dit le capitaine, en relisant l'article pour une troisième fois. Oui, c'est ça, c'est bien ça.... Comment ? M. Meunier mort ! et moi mort, noyé, enterré.... mes funérailles.... mes matelots à mes funérailles !—oui, c'est bien ça. Et pourtant, je ne dors pas.... En vérité je n'y comprends rien !

Le capitaine mit le journal sur la table, se rejeta en arrière dans le fauteuil, et le front appuyé dans ses deux mains, les coudes aux bras du fauteuil, il se mit à réfléchir. Mais plus il réfléchit à ce que contenait le *Courrier*, plus les choses lui parurent énigmatiques, à l'exception néanmoins de la mort de M. Meunier, son bienfaiteur, son père ; plus que son père, puisque son père il ne l'avait jamais connu.

Pierre sentit son cœur oppressé d'une immense douleur ; et à mesure que surgissaient à sa mémoire les vertus, les bontés, la tendresse, les attentions et les bienfaits de M. Meunier pour lui, il se sentait de plus en plus accablé sous le poids du coup dont il était frappé, dans ce qu'il avait de plus cher au monde, la personne dans laquelle il avait concentré toutes ses affections et son amour filial.

Il demeura quelque temps absorbé dans sa douleur, puis il se leva, fit trois à quatre tours dans le salon, la tête penchée ; puis il revint auprès de la table, regarda quelques instants le journal, qui lui avait appris la mort de son bienfaiteur, sans y toucher. Ses yeux semblaient se couvrir d'un voile, il regardait et tout ce qui se trouvait sur la table lui apparaissait comme une masse confuse. Il eut voulu pleurer, mais il ne le pouvait pas. Il se frotta les yeux, prit le journal dans ses mains, et pour une quatrième fois lut le compte rendu qu'il contenait. Il n'y avait pas à s'y méprendre ; M. Meunier était bien mort ! A l'idée des vertus de son bienfaiteur, de sa générosité si bienfaisante pour les malheureux, de sa piété si sincère durant sa vie, vint se joindre la pensée et l'image des récompenses

qui lui avaient été réservées dans l'autre monde ; insensiblement il fléchit les genoux et se prosternant devant son Dieu, il offrit une prière fervente du fond de son cœur. Cet homme qui, depuis des années, n'avait pas fait une prière, n'avait pas demandé un secours au ciel, n'avait pas offert un remerciement pour les grâces et les faveurs qu'il avait reçues, courbait en ce moment son front devant le Souverain juge du monde, devant lequel tôt ou tard doivent venir s'humilier les plus orgueilleuses têtes et les cœurs les plus endurcis. La prière du capitaine Pierre fut agréable à Dieu, parce qu'elle était sincère, parce qu'elle partait de l'âme ; et il en fut récompensé. D'abondantes larmes coulèrent silencieusement de ses yeux, et soulagèrent sa poitrine ; il se sentit plus fort, car il avait demandé de la force au Dieu tout-puissant ; il se sentit plus calme, car il avait demandé du calme au Dieu de toutes consolations.

Au moment où Pierre se relevait, la figure encore toute baignée de pleurs, Madame Regnaud entra dans le salon. Elle fut fort étonnée de voir le capitaine tout en larmes, et s'empressa de lui en demander la cause. Il lui montra du doigt le journal qui était sur la table.

— Ah ! s'écria Mde. Regnaud, cette Mathilde ! je lui avais bien recommandé pourtant de cacher toutes les gazettes. Mais aussi qui aurait pu se douter que vous seriez si matinal !

— N'en voulez pas à mademoiselle Mathilde de son oubli, répondit le capitaine avec un soupir, tôt ou tard j'aurais appris cette fameuse nouvelle ; peut-être valait-il mieux que ce fut de cette manière, car c'était la volonté de Dieu, et il me donne la force de la supporter.

— Oui, mon pauvre Pierre, continua Mde. Regnaud qui savait qu'il n'y a rien de si propre à calmer les grandes douleurs que d'y associer le nom de Dieu, c'était la volonté de Dieu, et tout ce qu'il fait est pour le mieux. Soumettons-nous avec résignation à ses volontés, c'est le moyen de lui être agréable et de reconnaître son infinie bonté.

— C'est ce que j'ai fait, ma bonne Mde. Regnaud, et je me sens plein de force et de résignation.

— J'entends quelqu'un ouvrir la porte de la cuisine :

— Tiens ! c'est toi, Trim, s'écria Mde. Regnaud.

— Oui, madame, répondit Trim en faisant un salut.

— As-tu amené M. Léonard ? demanda le capitaine.

— Oui, li l'éto à la porte, où moué a dit à li d'attendre jusqu'à ce que vous diré li pour vini.

— Fais-le entrer ; madame Regnaud me permettra bien de le recevoir dans ma chambre.

— Mais certainement, mon Pierre ; dans ta chambre ou dans ce salon. Fais comme si tu étais chez toi, ne te gêne pas.

Quand M. Léonard fut entré dans la chambre à coucher du capitaine, celui-ci prit affectueusement son esclave par la main et se retournant vers M. Léonard il lui dit : « voici mon meilleur ami, je lui dois la vie ; je vous prends à témoin que de ce jour il est libre et je veux qu'il soit traité comme toi jusqu'à ce que les formalités de la loi aient pu être remplies à cet effet. Si vous n'avez pas d'objection, nous le serons ensemble avec nous pour nous consulter ensemble, car nous avons bien des choses à faire, et j'ai besoin de son avis. » M. Lé-